

*Miracle dans la jungle*





Joanne Shetler  
Patricia Purvis

# Miracle dans la jungle

L'impact de la Bible  
sur une tribu des Philippines



Édition originale publiée en langue anglaise sous le titre :

***And the Word came with Power***

Baker Book House • Box 6287 • Grand Rapids • MI • 49516-6287 • USA

© 1984 Warren Wiersbe

Tous droits réservés.

Édition en langue française :

© 2005 Éditeurs de Littérature Biblique

479 chaussée de Tubize • 1420 Braine-l'Alleud • Belgique

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction : Daniel et Pemmy Bordreuil

La plupart des notes de ce livre proviennent des traducteurs et de l'éditeur.

Couverture, mise en page et impression :

AES • Rue de Maubeuge • 59164 Marpent • France

Les citations bibliques sont tirées de *La Nouvelle Version Second Révisée*  
(dite de la Colombe) © 1978 Société Biblique Française.

D. 2005/0135/3

No ELB 004 145-9

ISBN 2-8045-0145-0

## Remerciements

La traduction du Nouveau Testament est un travail long et fastidieux. Je n'ai pas traduit le Nouveau Testament en Balangao toute seule. Les hommes et les femmes mentionnés dans cet ouvrage ne représentent qu'une infime partie des nombreuses personnes indispensables pour mener à bien cette tâche. Cette histoire, ils l'ont écrite au fil de leur vie.

Je n'aurais pas pu effectuer cette traduction sans mes collaborateurs : Anne Fetzer Hopkins, Edie Murdock, Janet Pack Persons, Marjorie Cook, Mary Jo Brett, Barbara Williams Harris et Robyn Terry. Les autres membres de l'équipe présente aux Philippines ont été tout aussi précieux : les pilotes, les opérateurs radio et techniciens, les bibliothécaires, les informaticiens – techniciens, programmeurs et dactylos – l'équipe d'édition, les ouvriers de maintenance, les administrateurs, les acheteurs, tous ceux qui nous ont soutenus par leurs prières, nos amis. La liste serait trop longue pour les citer tous.

Les églises américaines qui m'ont assistée sont les larges racines qui ont soutenu l'arbre de l'œuvre de Dieu qui croissait à Balangao. Sans leur enseignement, je ne serais jamais partie aux Philippines. Sans leur amitié, je n'y serais jamais restée. Sans leurs dons, je n'aurais pas pu y subsister. Et sans leurs prières, nous n'aurions jamais pu voir naître aucun fruit de l'Esprit.

Ensuite, il y a Patricia Purvis, qui a répondu par l'affirmative lorsque je lui ai demandé de rassembler mes souvenirs pour en faire ce livre. Sa rédaction a engagé toute la famille. Norm, le mari de Patricia, l'a incitée à s'atteler à cette tâche « impossible à réaliser » dans le temps imparti. Lui et leurs trois fils, Matthew, Michael et Kevin, ont supporté avec amour ses soucis concernant le livre. Ils ont prié pour elle, l'ont encouragée et ont fait preuve d'enthousiasme chaque fois qu'elle leur a lu le manuscrit.

Les livres ne seraient rien sans ceux qui les publient. Liz Hearney fut l'une de nos partenaires de prière à Balangao, un organe vital de l'équipe de 1981 à 1982 alors qu'elle enseignait à la Faith Academy de Manille. Travaillant à présent pour Multnomah Press, elle a dirigé avec talent la publication de cette histoire. Elle nous a fait elle aussi bénéficier de son enthousiasme, de sa perspicacité et de ses encouragements.

Et enfin, il y a ma famille et mes amis de Balangao. Quel précieux trésor ! À moi qui croyais être venue leur apporter quelque chose, ils ont commencé à donner avant même que j'aie pu apprendre un seul mot de leur langue.

Ils ont porté mon eau, planté mon riz et m'ont invitée bien des fois à dîner. Ils m'ont enseigné leur langage et leurs coutumes, ils m'ont pardonnée quand je les avais offensés. Ils m'ont corrigée lorsque je parlais le Balangao « comme un buffle d'eau », et m'ont habilement aidée à traduire le

Nouveau Testament. Parfois, ils ont cru à la vérité de la Parole de Dieu alors que j'hésitais à le faire.

J'ai reçu d'eux bien plus que je n'ai donné. Ce fut un immense privilège pour moi que de vivre et travailler avec ces personnes admirables, de les amener à connaître la Parole de Dieu et la regarder transformer leur vie.



## Un mot d'introduction

*Miracle dans la jungle* est une véritable histoire d'amour. Depuis le commencement, Dieu aimait le peuple balangao, ces fiers chasseurs de têtes vivant dans les magnifiques rizières en terrasses des Philippines. Et il m'aimait, moi, la fille timide native d'une ferme de Californie, encline à lui faire confiance et à avoir de grands rêves.

Dieu a déclenché des événements dans nos mondes respectifs et dans nos cœurs afin de nous rapprocher, les Balangaos et moi. Alors que je traduisais la Parole de Dieu dans leur langue, les Balangaos et moi avons été entraînés dans un combat spirituel qui allait définitivement transformer notre univers.

Dieu nous a invités plusieurs fois à placer notre confiance en sa Parole et en lui-même. Il nous a pris tels que nous étions, avec notre compréhension limitée. En réponse à notre confiance, il nous a attirés plus près de lui. Il nous a appris davantage sur son amour et sa puissance.

J'ai écrit ces pages afin que vous puissiez vous lever avec nous pour le louer, et vous émerveiller de ce qu'il nous cherche inlassablement. Il nous aime d'un amour qui dépasse l'imagination !

## Chapitre 1

# Ne la laissez pas mourir !

Alors que nous approchions d'un tertre exigu et aplani – le terrain de basket – situé sur le territoire de notre petit village montagnard des Philippines, j'ai agité la main frénétiquement par le hublot de l'hélicoptère Jolly Green Giant. Le groupe de Balangaos assemblés au-dessous de nous répondait par de grands gestes et de vives acclamations. Ils étaient impatients de décharger les tonnes de ciment, de verre et de clous que nous leur apportions pour la construction de leur nouvel hôpital.

À mes côtés, le jeune Dr Robbie Lim courait d'une fenêtre à l'autre en interpellant et en saluant les gens. Le rêve de Robbie devenait enfin réalité – un hôpital à Balangao. Mon travail médical serait alors allégé et je pourrais me concentrer sur la traduction du Nouveau Testament.

Nous avons amorcé notre descente. Bizarre... il me semblait que nous n'étions pas au bon endroit. Soudain, les feuilles d'un grand palmier ont surgi devant mon hublot. J'en

ai eu le souffle coupé. *Nous avons heurté un arbre. Nous allons nous écraser !*

Plus tard, lorsque j'ai repris conscience, j'ai entendu vaguement que l'on criait mon nom balangao « Juami ! », ainsi que « Au feu ! Au feu ! Courez ! » J'ai rassemblé mes forces et j'ai tenté de me détacher et de sortir de l'hélicoptère embrasé. Mais je ne pouvais bouger que deux doigts de ma main gauche. J'étais prise au piège.

J'ai commencé à paniquer. *Pense à quelque chose, n'importe quoi. Comment se fait-il que mon bras droit est tordu de la sorte alors que ma main recouvre mon nez et ma bouche ?* Je me suis concentrée sur cette position invraisemblable en continuant à avaler du ciment sec et poussiéreux et en tentant de garder mes voies respiratoires dégagées en vue de la prochaine bouffée d'oxygène.

*Garde tes forces. Continue de respirer. En combien de temps meurt-on brûlé ?* Les pensées se succédaient en moi l'une après l'autre.

*Ô Dieu, je ne veux pas déjà mourir !*

Je n'avais aucune idée de ce qui se passait à l'extérieur. Après le crash, les pilotes avaient bondi hors de l'appareil et découvert un terrible spectacle : du fuel s'échappait d'un gros trou dans le réservoir et des flammes jaillissaient des restes du moteur. « Sauvez-vous ! Tout va exploser ! », crièrent-ils aux Balangaos médusés qui se tenaient à proximité de l'épave.

Mais quand les Balangaos ont su que Doming, le D<sup>r</sup> Lim et moi-même étions coincés à l'intérieur, ils ont brusquement fait demi-tour. Ils se sont emparés de bols de riz en aluminium, de seaux et de cuvettes en plastique, de tout ce qu'ils ont pu dénicher dans leur précipitation, et ont commencé à

jeter de la terre et de l'eau provenant des rizières sur l'appareil en flammes. En quelques minutes, ils ont éteint le feu.

Mais tout ce que je savais, c'était que je ne devais pas céder à la panique. J'ai fait le bilan médical de ma situation. *Pas de fracture, mais ma tête est sérieusement bloquée sur le côté, et bien coincée. Un centimètre de plus et j'avais la nuque brisée.*

*Combien de temps puis-je tenir avec si peu d'air ? Seigneur, ne permets pas que j'étouffe ! Je dois terminer cette traduction.*

*Quelqu'un se tient là au-dessus de moi !* ai-je soudain réalisé. J'ai appelé au secours d'une voix étouffée. Les Balangaos ont dit plus tard que cela ressemblait à un miaulement provenant de l'intérieur de l'épave. Ils ont commencé à creuser frénétiquement, saisissant à mains nues les bouts de verre brisés, les boîtes de clous éventrées, les sacs de ciment déchirés et les débris de l'hélicoptère.

Quelqu'un a attrapé mes pieds et tenté de me hisser vers le haut. On m'avait retrouvée ! Je me suis rendu compte que j'étais couchée la tête en bas et les pieds vers le haut. « Ne tirez pas sur mes pieds ; faites-moi de la place pour respirer ! J'étouffe ! »

On a ôté un sac de ciment de ma poitrine, permettant à une goulée d'air frais de se faufiler vers moi. Quel délice ! Je l'ai inhalée tandis que les Balangaos tiraient tant et plus. Je me suis finalement dégagée avec force contorsions.

Des Balangaos paniqués m'ont portée sur le sentier jusqu'à un bâtiment proche et m'ont étendue sur le dur plancher en bois d'une vaste pièce. Le sang qui coulait de mes plaies à la tête se mêlait à l'épaisse couche de poudre de ciment

qui recouvrait tout mon corps. Les Balangaos avaient très peur du sang.

*Si seulement je pouvais reprendre mon souffle et ouvrir les yeux, les autres ont peut-être besoin d'aide.* Je ne réalisais pas que j'avais des côtes cassées et un poumon perforé. Mes yeux s'étaient ouverts pendant mon évanouissement et s'étaient remplis de ciment. La chaux caustique de celui-ci était en train de ronger les tissus de mes yeux. Il me semblait qu'ils étaient en feu.

En essayant de faire preuve d'autorité, j'ai donné lentement mes instructions : «Lavez-moi les yeux. Prenez une cruche d'eau, tenez mes yeux ouverts et versez-y l'eau. Recommencez plusieurs fois».

Mais je ne pouvais même pas tourner la tête pour les aider à m'asperger ; j'étais incapable de bouger ma nuque raidie. «Tournez-moi la tête en me tirant par les cheveux... versez de l'eau... », leur ai-je dit.

L'eau m'a fait l'impression d'être des charbons ardents appliqués directement sur mes globes oculaires. «Continuez», ai-je insisté d'une voix rauque. Quand la douleur m'a littéralement coupé le souffle, ils se sont arrêtés. J'ai inspiré profondément avant de murmurer à nouveau instamment : «Continuez de verser de l'eau ! »

*Ô Dieu, je ne peux tout de même pas devenir aveugle – je ne pourrai pas terminer cette traduction si je n'y vois plus.*

«Tant pis si ça fait mal, continuez de verser de l'eau ! »

Ils ont maintenu doucement mes yeux ouverts et les ont rincés, heure après heure. J'ai vécu une nuit de torture.

Pendant ce temps, quelques adolescents avaient couru près d'une heure dans la montagne pour porter la nouvelle jusqu'au petit village de Botac. Ama, mon père adoptif balangao aux cheveux gris, était en train de couper du bois de chauffage lorsqu'il a entendu les cris perçants : « L'hélicoptère s'est écrasé ! Le docteur est mort. Juami et Doming ont été écrasés ! » La hache d'Ama s'est brusquement arrêtée dans son mouvement. Son fils aîné Doming et sa fille américaine Juami, tous les deux dans un hélicoptère ? Écrasés ?

Il a laissé tomber sa hache et s'est précipité le long des sentiers étroits bordant les rizières en terrasse. Alors qu'il bondissait par-dessus les pierres en saillie des murets rocheux, il s'est écrié : « Ô Dieu, ce qui est arrivé à Job m'arrive à présent – tous mes enfants ont disparu en une nuit ! » Le choc lui avait fait oublier ses cinq autres enfants.

Tekla, qui était devenue comme une sœur pour moi, avait entendu la nouvelle au même moment. Elle était assise sur le sol de sa maison au toit de chaume, et dînait avec les jeunes enfants. Aussitôt, elle a dégringolé de la courte échelle de bambou, laissant les enfants sans surveillance et les bols de nourriture sur le plancher. En courant sur la piste, elle a dépassé Ama. Plus haut, toujours plus haut dans la montagne, ses pieds nus martelaient la terre et les rochers. Le souvenir des innombrables mises en garde contre la traduction des Écritures lui revint en mémoire : « Dieu vous punira d'avoir touché à ce qui ne peut être touché, d'avoir profané ce qui est saint ! Dieu vous punira ! » Était-ce vrai ? La sainte Parole de Dieu avait-elle été souillée ?

Avant d'aborder le dernier raidillon, Tekla s'est mise à prier : « Ô, Dieu saint, c'est à toi de décider. Ces gens ont peut-être raison de dire que nous avons profané ta sainte Parole en la traduisant dans notre humble langage. Si c'est

le cas, nous acceptons ta punition et Juami mourra. Mais Dieu, si ce n'est pas vrai, et si tu veux réellement que ta Parole existe dans notre langue, alors laisse vivre Juami, ne la laisse pas mourir. Seigneur, j'ai besoin d'un signe, j'ai besoin de savoir... Si je crie « Juami » et qu'elle réponde aussitôt « Tekla », je saurai alors qu'elle survivra ».

La pièce que j'occupais était bondée. Les gens se regroupaient autour de moi pour m'offrir un dernier cadeau – leur présence pendant mon agonie. Au milieu du tumulte, j'ai entendu Tekla faire irruption dans la salle en criant : « Juami ! Juami ! »

« Tekla, Tekla, tout va bien. Je vais m'en sortir ». Ma voix était faible ; je ne pouvais pas inspirer assez pour parler plus fort.

Tekla s'est tournée vers la foule qui se lamentait en silence et a dit : « Elle vivra ! Elle vivra ! »

Sceptiques, ils m'ont regardée, silhouette cadavérique faite de ciment ensanglanté surmontée d'une paire d'yeux grotesquement globuleux. « Ne vois-tu pas qu'elle est déjà morte ? Il ne lui reste qu'un souffle ».

« Dieu la gardera en vie, dit Tekla. Elle s'en sortira, je le sais ». Et elle a pris les choses en main pour la nuit.

« Dis-nous ce que nous devons faire, dis-le nous simplement », m'a-t-elle suppliée.

J'étais proche de l'état de choc. « Des couvertures... du café... » Tekla a envoyé quelqu'un chercher des couvertures et beaucoup de café fort et bouillant.

*Pourquoi suis-je incapable de reprendre mon souffle ?*

Tekla a envoyé des enfants chercher des vêtements propres dans ma maison au pied de la montagne. Elle a dû couper

ma robe devenue raide et pesante ; ensuite, elle a procédé tendrement à ma toilette en me parlant doucement et en priant les autres de lui apporter de l'eau propre, des serviettes et davantage de café. Un autre ami a suturé les longues entailles que j'avais à la tête. Je n'ai même pas senti l'aiguille ; je ne sentais pas non plus mes côtes cassées, ni les extrémités déchiquetées de ma clavicule. Rien ne pouvait se mesurer à l'insoutenable douleur que me causaient mes yeux.

Des fragments de conversations chuchotées m'avaient appris que Doming, mon frère balangao, allait bien, ainsi que les pilotes et l'équipage. Mais personne n'avait mentionné Robbie. Je savais qu'il devait être en bien piteux état. Si seulement je pouvais l'aider ! Vers le matin, un prêtre s'est agenouillé à mes côtés et m'a dit d'une voix étranglée qu'ils n'avaient pas pu garder Robbie en vie au-delà de minuit.

Je me suis brièvement lamentée, mais les douleurs oculaires ont eu raison de ma concentration. Je me suis souvenue alors que je possédais un collyre anesthésique dans mon cabinet médical ; j'ai demandé à Tekla d'envoyer quelqu'un le chercher en bas de la montagne.

Il n'a fait aucun effet.

Quelqu'un a apporté la trousse médicale de Robbie dans laquelle, je le savais, se trouvait du Démérol. En quelques phrases courtes et pénibles, j'ai expliqué comment procéder pour m'en injecter. Ce médicament n'a rien changé à la douleur, mais il m'a fait vomir une montagne de ciment mêlé de café.

La nuit a été longue, la douleur intense. Mais il s'est passé autre chose. Quelque chose de nouveau pour les Balangaos. Un à un, au cours de la nuit, les chrétiens balangaos se sont frayé un chemin dans la foule, m'ont pris la main et prié. Je

n'oublierai jamais leurs prières : « Ô Dieu, ne la laisse pas mourir, le Livre n'est pas encore terminé. Laisse-la vivre, le Livre n'est pas encore terminé ».

Pendant des mois, j'avais rêvé de voir enfin les chrétiens balangaos dépasser le stade des prières courtes et superficielles. Je m'étais souvent réveillée au beau milieu de la nuit pour supplier le Seigneur de leur apprendre à prier. Trois mois plus tôt, j'avais écrit à la maison en demandant à des amis de prier :

« Les croyants ont besoin d'apprendre à prier avec ferveur. Ils doivent comprendre qu'ils ne peuvent rien changer par leurs propres forces, même s'ils font « le bien », et que seul ce que Dieu accomplira aura un réel impact dans la vie des gens... S'il est un désir dans mon cœur, c'est bien que Dieu fasse de ces Balangaos un peuple d'intercesseurs actifs et puissants ».

Désespérée, j'avais pris soin de dire à Dieu : « Qu'importe ce que tu feras, pourvu que ces gens prient ! »

Cette nuit, alors que j'étais allongée sur le sol plus morte que vive, les Balangaos priaient – priaient vraiment. L'un après l'autre, ils répétaient la même prière : « Ne la laisse pas mourir, le Livre n'est pas encore terminé ».

Ce fut à la fois la pire et la meilleure nuit de ma vie. La douleur la plus atroce que j'aie jamais connue disparaissait pendant les moments d'admiration indescriptible que suscitaient leurs prières. Dieu seul peut réunir de tels extrêmes.

## Chapitre 2

# Je laisse mourir mon rêve

J'ai grandi dans une ferme du sud de la Californie.

Tôt le matin, alors que tout le monde dormait encore, j'avais l'habitude de siffler notre colley, Laddie, et de me balader dans les collines et les ravines entourant notre ferme de 400 hectares, et de contempler le lever du soleil. La douce mousse espagnole tombant des chênes comme de la dentelle semblait sortir d'un autre monde dans les premières lueurs du matin, et le jaune des boutons d'or paraissait encore plus vif.

Je rêvais à la maison que je posséderais un jour : une belle et grande ferme, avec une barrière blanche. Des vaches paîtraient sur les collines environnantes. Mieux encore, ma maison serait remplie de gens heureux. De temps en temps, mon rêve me faisait quitter ma maison et mes amis, et m'entraînait vers l'hôpital où je serais infirmière, comme ma mère. À mes yeux, c'était l'existence idéale.

Quand je revenais à la réalité, je me ruais vers la maison, à temps pour préparer le petit-déjeuner familial et participer aux corvées avant d'aller à l'école.

Un jour, à l'âge de sept ans, j'avais accompagné mon père dans les champs pour arracher les mauvaises herbes. Il s'est soudain redressé, et m'a dit d'aller chercher la fourgonnette et de la lui amener. « Mais... mais... je ne sais pas conduire ! », ai-je balbutié.

Cela ne lui a fait ni chaud ni froid. Mes frères avaient appris à conduire dès l'âge de sept ans. Papa croyait fermement deux choses : « Inutile de savoir comment les choses fonctionnent, agissez tout simplement », et « Il suffit de travailler dur pour y arriver ». L'impossible ? Il n'existait pas. Il ne renonçait jamais, et ne nous laisserait jamais renoncer non plus. Jamais.

Tremblante, j'ai alors couru vers la fourgonnette, le cœur serré. Tant bien que mal, j'ai réussi à la faire démarrer et à la conduire jusqu'à lui avec force embardées. Je l'ai fait uniquement parce qu'il me l'avait ordonné. Dès mon plus jeune âge, j'avais appris à ne pas discuter avec l'autorité.

Papa a prouvé son amour pour nous de la meilleure manière – en nous préparant à affronter les épreuves de la vie et à les surmonter. La valeur de cet héritage dépasse tout ce que je puis mesurer.

Je respectais mon père, mais je le craignais aussi un peu. Cette dimension faisait également partie de l'héritage. Si Papa me disait « Saute », je demandais simplement « de quelle hauteur ? » J'ai appliqué ensuite automatiquement cette façon de penser dans ma relation avec Dieu.

Mais j'ai appris une vérité qui a transformé ma crainte en une admiration éperdue pour Dieu : *Dieu utilise absolu-*

*ment toutes choses*. Il peut utiliser de la bouse de vache et la transformer en un matériau utile. Il en fait un engrais pour sa gloire – mais uniquement si nous la lui donnons. Si nous la gardons, elle reste simplement un amas malodorant. Il est normal d’avoir des coups durs dans la vie ; chacun en a, j’en suis convaincue. Mais la seule façon d’accéder aux dons de Dieu est de le laisser œuvrer au travers de ces coups durs.

Je me suis toujours sentie mal à l’aise et hors de mon élément à l’école. J’étais une grande fille de ferme aux cheveux raides et aux robes en toile de sac. Mes frères et moi devions toujours prendre le bus scolaire immédiatement après la classe. Il y avait les vaches à traire, les volailles à nourrir, les mauvaises herbes à sarcler et le bois à porter. En présence d’enfants de la ville, si élégants dans leurs vêtements provenant tout droit des magasins, je ne savais jamais comment me comporter.

Mais à l’âge de onze ans, quand j’ai appris que Jésus offrait le pardon des péchés et la vie éternelle à celui qui les lui demandait, j’ai su ce que j’avais à faire. J’ai levé spontanément la main quand le moniteur du club biblique a demandé qui voulait accepter Christ comme Sauveur. C’était la meilleure nouvelle que j’aie jamais apprise, c’était comme découvrir une mine d’or.

Mes frères et moi avons commencé à fréquenter régulièrement le groupe biblique quand notre pasteur a proposé de nous reconduire à la maison après la leçon. Pendant ces trajets, il nous décrivait à quoi Dieu ressemblait. Le pasteur Brown nous aimait beaucoup ! Il riait, plaisantait, et nous faisait découvrir la Parole de Dieu.

Comme j’avais du respect pour l’autorité, il ne m’était pas difficile de croire à la Parole de Dieu. Mais l’ordre d’aller dans le monde pour prêcher la Bonne Nouvelle et parler

de Jésus-Christ me troublait. Un dimanche, un missionnaire est venu parler dans notre église ; il a dit que 90 % de ceux qui « allaient », « prêchaient » et « faisaient des disciples » se concentraient sur à peine 10 % de la population mondiale.

Je me suis redressée sur ma chaise. Cela signifiait que les 10 % restants de ceux qui « allaient », « prêchaient » et « faisaient des disciples » devaient s'intéresser à 90 % du monde ! Sa logique m'avait laissée sans voix, mais elle était sensée. Il me fallait devenir missionnaire, peu importe ce que cela signifiait.

Plus tard, lors d'un camp d'été, un missionnaire nous dit que, si nous projections de devenir missionnaires, nous ferions bien de commencer à prier sans tarder pour ces gens vers lesquels Dieu nous enverrait un jour. Cela était sensé aussi. Quotidiennement, j'ai alors prié : « Seigneur, prépare ces personnes afin qu'elles soient prêtes à recevoir l'Évangile, et qu'elles y croient ».

Mais je me posais de nombreuses questions : que font les missionnaires exactement ? Comment savent-ils quand leur travail est terminé ? Que puis-je faire qui dure éternellement ? Et si la seule chose que ces gens apprendront de Dieu est ce que je leur dirai... ? J'écoutais les missionnaires parler, mais je ne m'imaginai pas à leur place. Je ne me sentais pas à la hauteur de la tâche.

« Allez dans le monde entier annoncer la Bonne Nouvelle » signifie que je devrais vivre dans la jungle, me suis-je dit un jour ! À cette époque, toute contrée autre que l'Amérique était une jungle à mes yeux. J'étais étudiante mais je n'avais pour ainsi dire jamais quitté le comté de San Luis Obispo.

J'ai discuté avec Dieu. *Et mon rêve de ferme, de collines, d'infirmier ? Dans quel pétrin me suis-je fourré ?* J'ai lutté. Je lui ai dit et répété : « Tu as dû te tromper de personne, je ne peux pas faire cela. Je ne sais même pas ce qu'est exactement un missionnaire ». Mais cela semblait laisser Dieu aussi indifférent que mon père l'avait été lorsque je lui avais dit ne pas pouvoir conduire la fourgonnette. Dieu n'accepterait pas mes lacunes pour excuses.

Après des mois de lutte, j'ai capitulé et j'ai finalement dit à Dieu : « D'accord, je le ferai. Je le ferai, même si j'en ai horreur ».

J'ai dit adieu à ma ferme, à ma carrière, à ma famille – à tout ce que j'avais toujours désiré. J'ai laissé mourir mon rêve.



## Chapitre 3

# Un banc de sable perdu

Mon enthousiasme pour l'œuvre missionnaire s'est développé dès que j'eus abandonné mes rêves. Mon pasteur m'a dit que je pourrais en apprendre davantage sur le travail missionnaire en fréquentant une université chrétienne. Je me suis inscrite alors au programme d'éducation chrétienne de l'université de Biola, en Californie.

Un soir, après les cours, j'ai engagé la conversation avec une amie dans la cafétéria du sous-sol. Elle s'est soudain interrompue et a fixé le fond de sa tasse. Puis, levant les yeux vers moi, elle a dit : « Joanne, te rends-tu compte que les gens te prennent pour une bêcheuse ? » Cette phrase m'a fait l'effet d'une bombe.

« Qui ? *Moi* ? Mais c'est parce que je ne sais pas quoi leur dire ! »

« Je le sais bien, répondit-elle. Mais la plupart des gens ne comprennent pas pourquoi tu ne leur parles pas. Ils pensent que tu ne les apprécies pas ». Elle m'a alors prise sous son aile et m'a enseigné quelques trucs : « Contente-toi de

sourire et de « jouer le jeu ». Quand quelqu'un t'adresse la parole, réponds-lui. Participe, et ne t'inquiète pas tant de ce que tu diras et de ce que l'on pensera de toi. Arrange-toi pour que l'autre se sente à l'aise ».

J'ai commencé à mettre ses leçons en pratique et, petit à petit, j'ai été capable de converser avec les autres. La timidité n'a jamais tout à fait disparu, mais j'ai été à même de m'intéresser au monde extérieur plus qu'à moi-même. Je me suis mise à considérer les choses du point de vue d'autrui.

Après avoir obtenu mon diplôme, je disposais d'une masse d'informations sur la plupart des missions présentes dans le monde, mais je n'avais toujours qu'une vague idée de ce qu'un missionnaire fait exactement. J'étais toujours terrifiée à l'idée que ce que je dirais à un groupe de gens à propos de Dieu serait peut-être tout ce qu'ils apprendraient jamais à son sujet.

Je me demandais ce que j'allais bien pouvoir faire ensuite, quand j'ai entendu parler d'un cours d'été donné à l'université d'Oklahoma, où l'on enseignait les langues étrangères. Je n'aimais pas particulièrement les langues, mais je savais que j'aurais à m'y mettre si je devenais missionnaire. Je me suis dit que ce cours pourrait m'être utile, et c'est ainsi que j'ai appris l'analyse linguistique à l'Institut d'été de linguistique.

La traduction de la Bible est tellement logique. Cela m'attirait... Je me figurais qu'une personne encline à rêvasser avait bien besoin de se raccrocher à la logique. Puisque la Bible était le livre le plus important au monde, il était naturel qu'il soit traduit afin que chaque individu puisse le lire dans sa langue.

Je me suis rendu compte lentement que c'était là un travail bien défini. Je saurais quand je commençais et quand j'aurais terminé. Si je fournissais aux gens la Parole de Dieu dans leur propre langue, Dieu leur parlerait alors directement. Je ne pourrais être accusée de ne donner que des informations fragmentaires.

Et ce travail pourrait se répéter à l'infini. La lumière s'est faite dans ma tête. Je savais enfin ce pour quoi Dieu m'avait faite : la traduction de la Bible.

Cet été-là, j'ai rejoint le groupe Wycliffe des traducteurs de la Bible. Plusieurs mois plus tard, machette à la main et paquetage sur le dos, je suis partie pour le camp d'entraînement de Wycliffe, dans la jungle du Mexique méridional. Anne Fetzer, une camarade du camp d'été, était présente aussi. Elle avait une forte personnalité, à la fois attirante, brillante, amicale, aventurière et très féminine. Anne prenait plaisir à la compagnie de chacun ; elle connaissait tout le monde, et tout le monde la connaissait. J'étais tout excitée – et effrayée à la fois – quand les organisateurs ont déclaré que nous ferions équipe pour toute la durée du camp. Dès ce moment, tout est devenu une partie de plaisir. Même les choses les plus pénibles.

Notre première épreuve a été de construire un abri qui nous servirait de refuge au cours des six semaines suivantes. Mais nous nous sommes dit que nous pourrions dormir dans nos hamacs à la belle étoile quelques nuits de plus afin de terminer d'abord un autre projet. Équipées de nos machettes pour dégager un espace au milieu des broussailles jouxtant notre campement, nous avons façonné une cathédrale de verdure. Les priorités d'abord, après tout.

Nous avons eu tellement de plaisir à construire notre abri que le travail ne nous faisait pas peur : abattre des

arbres, hacher des joncs, creuser des trous pour y planter des piquets, fixer des éléments au moyen de lianes et d'écorces, et suspendre nos hamacs. Que de seaux de boue il a fallu porter pour façonner un four ! Ensuite, souffler et éventer, et recommencer, pour allumer un feu. Nous avons enfin notre chez nous.

Parce que nous étions en phase d'entraînement, Anne et moi avons à nous débrouiller à partir des quelques vivres autorisés et de ce que nous pourrions dénicher dans la jungle. Quand nous sommes arrivées au terme de notre réserve de café, Anne m'a fait remarquer que des caféiers poussaient dans la jungle et que des gens en récoltaient les grains. De toute façon, que deviendrions-nous sans café le soir, autour du feu ? Elle a invité deux jeunes hommes célibataires à dîner et leur a suggéré d'acheter du café aux Indiens du coin. À court de nourriture, nous avons conclu un accord avec deux femmes des environs dont le four ne fonctionnait pas bien : elles fournissaient la nourriture, nous la cuisions.

Le sentiment de liberté et l'approbation qui émanaient d'Anne ont libéré le goût pour l'aventure et la créativité toujours enfouis tout au fond de moi par manque de confiance. Ensemble, nous pouvions venir à bout des difficultés, nous amuser, et inviter les autres à prendre part à notre vie. Anne n'avait peur de rien ; avec elle comme chef, je n'avais rien à craindre.

Mais, alors que le camp tirait à sa fin et que je n'avais toujours pas de partenaire à long terme pour traduire la Bible, j'ai eu peur de demander à Anne d'être ma coéquipière. Comment une personne de la classe d'Anne aurait-elle voulu d'une partenaire comme moi ?

De plus, un nom revenait sans cesse dans la conversation tandis qu'Anne et moi discutons pendant des heures le soir

autour du feu, une tasse de café à la main : Tommy Hopkins. Tommy et elle avaient grandi ensemble. Ils étaient amis, simplement amis, depuis le début, insistait-elle. Quelques célibataires du camp s'intéressaient à Anne, et elle les appréciait tous, mais elle finissait toujours par soupirer en se demandant pourquoi elle était incapable de sérieusement s'intéresser à l'un d'entre eux en particulier.

« Je le sais, lui ai-je dit, c'est parce que tu es amoureuse de Tommy Hopkins ».

« Non, je ne le suis pas. Je l'aime simplement comme un frère, c'est tout », répondait-elle invariablement. Mais je n'étais pas dupe.

Après le camp dans la jungle, j'ai pris le car pour aller passer quelques semaines dans un petit village avec un traducteur avant mon second cycle de cours d'été avec Wycliffe. Cette première expérience de la vie dans un village a été un désastre. Je suis rentrée à la maison cruellement déçue de l'aventure et de moi-même. Si c'était à cela que ressemblait le travail missionnaire, je ferais mieux de retourner à la ferme. Mais, de par l'éducation que j'avais reçue, je ne pouvais pas me permettre d'abandonner. Cependant, j'étais pétrifiée à l'idée d'accepter un poste à demeure. Je ne savais sur quel champ missionnaire travailler, je n'avais pas d'équipière. Je n'arrivais pas à me décider.

*Pourquoi ne puis-je faire confiance à Dieu ? Pourquoi suis-je si effrayée ?*

Quand mon tour est venu de passer l'entretien avec les responsables de Wycliffe concernant mon futur poste, j'ai fondu en larmes. J'étais sûre qu'ils ne me garderaient pas comme membre puisque je n'arrivais pas à faire confiance à Dieu pour mon avenir. Or, au lieu de me congédier, ils

m'ont proposé un poste provisoire d'un an au Guatemala. Ils s'étaient bien rendu compte de mes points faibles, mais ils tenaient cependant à me garder.

Ma gratitude s'est toutefois rapidement évanouie. *Et si je ne m'acquittais pas bien de cette mission ?* En dépit de mes craintes, j'ai décidé de tenter l'expérience. Je me suis rendue un an au Guatemala.

En parcourant les montagnes de ce pays, je suis littéralement tombée amoureuse de sa beauté et de ses habitants. Chaque village possédait son propre costume riche en couleur : rouge, blanc et bleu ici ; là, des pantalons tissés à la main, blancs avec des bandes rouges. Les petits garçons étaient vêtus exactement comme leurs grands-mères. Le pittoresque s'étalait dans tous les villages. Ce pays d'aventure aurait tout aussi bien pu sortir tout droit de mon livre de contes pour enfants.

Je me tenais debout au sommet d'une colline, les yeux rivés sur un superbe lac. Quelqu'un m'a informée que ce lac se trouvait à l'emplacement d'un ancien cratère volcanique. Des ruines d'une ancienne civilisation maya se trouvaient enfouies sous les eaux calmes et froides. J'aurais aimé voir cette cité engloutie qui fascinait mon imagination.

*Après tout, je pourrais bien faire de la traduction biblique ici ! Je vais me chercher une équipière, et nous nous installerons au milieu des indigènes... Nous mangerons des tortillas fraîches bien chaudes, nous apprendrons à plonger dans les profondeurs du lac et chercherons à percer le mystère de ces ruines anciennes. Voilà ce que nous ferons !* Ce jour-là, un nouveau rêve était né.

Entre-temps, j'avais appris comment faire face à de nouvelles situations : laisser passer deux semaines avant de

porter un jugement valable sur les conditions de vie. Si je commençais par me polariser sur les difficultés, je sombrerais dans la dépression. Au bout de deux semaines, j'avais réussi à me procurer de l'eau potable, je savais où aller me baigner, quelle lumière utiliser la nuit, et je m'étais même aménagé une espèce de salle de bain.

Pendant mon séjour au Guatemala, j'ai fini par comprendre ce que signifiait être missionnaire. Je séjournais chez la famille Williams dont les parents Ken et Bobbie, étaient tous les deux traducteurs. Ils étaient de formidables modèles pour moi. En vivant avec eux, j'avais l'impression d'être assise sur le siège du passager avant de la voiture et de regarder mon père conduire. Les Williams étaient la démonstration vivante de ce que doit être un missionnaire.

Ils entretenaient des relations harmonieuses avec les Chuj, les habitants de l'endroit, avec l'église et leurs propres filles. Ken consacrait plusieurs heures par jour à expliquer les Écritures, ce que d'autres appellent « faire des disciples ». *Ainsi, la traduction de la Bible forme des disciples*, me suis-je dit. J'ai regardé comment Ken et Bobbie se liaient d'amitié avec les mamans qui venaient avec leurs enfants couverts d'ulcères ou de coupures ou qui requéraient d'autres soins médicaux. J'ai découvert les miracles du traitement des vers : une dose pouvait expulser une soixantaine de vers du corps d'un enfant de deux ans. J'ai appris l'art de soigner, bref d'être missionnaire.

Peu avant de retourner aux États-Unis, j'ai reçu une lettre d'Anne m'informant qu'elle était prête pour un poste missionnaire et me demandant si j'avais encore besoin d'une équipière. Je lui ai répondu par retour du courrier : « Bien sûr ! Il y a juste une place qui t'attend ici au Guatemala ! » Je lui ai fourni tous les détails qu'elle pouvait souhaiter.

Sa réponse a été un choc terrible pour moi : elle venait d'être désignée pour les Philippines, un champ missionnaire aux immenses besoins. *Les Philippines ?* me suis-je dit. *Ce grand banc de sable avec des cocotiers ? Ce pays plat et chaud ?*

Durant tout un mois, j'ai prié ardemment et lutté de toutes mes forces avec Dieu. *Comment me décider ?* J'avais la possibilité de travailler avec une partenaire agréable et sur la même longueur d'onde que moi, sur une île chaude et sablonneuse, ou accomplir une œuvre au Guatemala, mais avec le risque de me trouver associée à une équipière inconnue. Mon problème était que je voulais les deux : l'équipière et le pays !

Je n'ai jamais eu le choix. Il allait de soi que j'irais avec Anne, car le fait de partager les mêmes idées est très important. Un autre rêve venait de s'envoler.

## Chapitre 4

# Dans quel pétrin nous sommes-nous mises ?

Anne et moi avons débarqué du paquebot *Michigan* sur le sol philippin le 20 février 1962. Des collègues nous attendaient sur le quai et nous ont conduites chez eux à travers la zone portuaire et les bidonvilles. Je n'avais jamais vu un endroit semblable au centre-ville de Manille. J'avais le cœur serré en voyant des enfants décharnés et misérables errer seuls dans les rues, et les baraques faites de tôles et de bois dans lesquelles ils vivaient. En jetant un regard à travers la vitre du minibus, je n'ai pas pu m'empêcher de refouler un sanglot.

Nous ne nous sommes cependant pas arrêtées à des considérations secondaires. En cours de route vers le lieu d'accueil, nous avons demandé où nous pourrions nous installer et commencer la traduction. On nous a répondu que la mission Wycliffe venait juste de terminer la traduction dans les langues parlées au nord de l'île. Par contre, elle venait d'apprendre qu'une tribu vivant à deux jours de marche au

bout de la route avait besoin d'une traduction de la Bible. Dernière nouvelle ! Nous n'avions pas du tout envie de nous perdre au bout du monde !

D'ailleurs, nous avons entendu parler d'un superbe endroit situé plus au sud, plus précisément au centre Wycliffe de Nasuli. C'était un lieu de baignade alimenté par une source d'eau. « N'y a-t-il pas des peuplades des environs qui auraient besoin d'avoir la Bible traduite dans leur langue ? » ai-je demandé en espérant une réponse affirmative. Mais il n'y en avait pas.

Deux semaines plus tard, nous avons pris place dans une embarcation qui faisait la navette entre les îles de l'archipel, en direction de Mindanao où se tenait une conférence d'affaires. Anne et moi étions plongées dans un univers exotique. Debout près de la rampe de la terrasse, nous avons savouré des mangues au clair de lune. Puis nous sommes descendues pour commander une boisson. Laurie Reid, un des hommes qui venaient de terminer l'apprentissage de la langue, s'est présenté. Il a commencé à nous parler des Balangaos, ces gens qu'on ne pouvait atteindre qu'au terme de deux jours de marche, à partir de l'endroit où la route s'arrêtait.

Plus il parlait, plus nous pouvions nous imaginer en train de gravir les montagnes, traverser les forêts tropicales humides pour déboucher sur de jolies vallées en terrasses où les gens vivaient dans des maisons construites sur pilotis. Les enfants qu'il nous a montrés sur ses photos nous dévisageaient avec de grands yeux sombres. Ils avaient une chevelure épaisse et brillante, noire comme l'ébène.

Les Balangaos avaient été traditionnellement des chasseurs de têtes, mais la plupart avaient perdu cette habitude. Les hommes portaient encore un simple cache-sexe, et les femmes une jupe tissée sur des métiers rudimentaires.

Ces gens souhaitaient que quelqu'un vienne habiter parmi eux et fixe leur langue par écrit. Lorsque l'étude préliminaire eut révélé que ces sept mille Balangaos avaient besoin des Écritures traduites dans leur langue, certains des anciens ont été chargés d'inviter des Américains à vivre au milieu de cette tribu. Des discussions s'étaient engagées, et avaient fini par aboutir à un consensus.

Certains Balangaos estimaient que ce serait une bonne chose d'avoir davantage de Blancs dans la vallée. Des prêtres européens vivaient dans la région depuis dix ans et avaient construit le seul lycée parmi les Balangaos. Qui sait, d'autres Blancs pourraient aussi leur venir en aide ? D'autant plus que les Balangaos avaient apprécié les soldats américains rencontrés au cours de la Seconde Guerre mondiale, car ceux-ci avaient partagé leurs rations alimentaires avec eux et avaient ciré eux-mêmes leurs bottes. Les Américains avaient refusé d'astreindre les Balangaos aux corvées avilissantes, comme certains ennemis étrangers l'avaient fait autrefois.

Certes, plusieurs de ces anciens envahisseurs avaient eu la tête tranchée, car les Balangaos étaient habiles à se venger, et leurs petits-enfants avaient conservé le souvenir humiliant du traitement que ces étrangers leur avaient infligé.

Mais les Américains s'étaient conduits autrement ; ils avaient fait preuve de respect envers les Balangaos. C'est pourquoi, au terme de palabres, l'un des anciens s'est exprimé au nom de tout le groupe en disant : « Oui, nous aimerions que des Américains viennent s'établir parmi nous ».

Plus nous en apprenions sur le compte des Balangaos et priions pour eux, moins la distance de deux jours de marche nous effrayait. L'Esprit de Dieu avait saisi notre imagination. Le besoin de cette population et notre désir d'aventures ont fait naître un nouveau rêve en nous.

Comme nous ne pensions plus qu'aux Balangaos, un jour nous sommes allées trouver notre directeur pour lui annoncer notre désir de nous rendre parmi eux. « C'est hors de question, a-t-il répondu, nous n'envoyons pas de femmes là-bas. C'est un endroit bien trop inaccessible ! »

« Pas pour nous, avons-nous répondu. Nous sommes capables de marcher aussi loin ». Nous avons vraiment une folle envie d'y aller.

Nous en avons fait un sujet de discussion et de prières. Quelques jours plus tard, le directeur nous a permis d'expliquer notre conviction que Dieu nous voulait là-bas. Nous lui avons donné l'assurance que nous nous en sortirions. Après s'être assuré que nous avons bien compris combien il nous serait difficile de nous rendre auprès des Balangaos et de vivre parmi eux, il a accepté de nous affecter dans cette tribu.

Nous avons tranquillement fait nos achats : des paquets de sucre, du sel, de la farine, des boîtes de lait en poudre, de la margarine, une caisse de maquereaux en conserve. Nous avons encore acheté des cuvettes et du savon, rassemblé des couvertures, des serviettes et les sacs de couchage que nous avons emportés dans nos malles. Laurie, qui avait accepté de nous servir de guide et de nous présenter aux Balangaos, nous a aidées à charger toutes nos affaires dans un vieux bus, et nous avons quitté Manille.

Il nous a fallu trois jours pour arriver à la fin de la route en lacets. Nous avions l'impression d'être au bout du monde. Le bus avait l'air d'une vieille église de campagne avec des rangées de bancs entièrement en bois en guise de sièges. D'un côté, la porte restait toujours ouverte. Il faisait beau et une brise agréable soufflait. Puis il s'est mis à pleuvoir ; tout était mouillé et boueux. À la saison sèche, quelle que soit la

couleur des gens qui entraient dans le bus, ils en sortaient tous gris à cause de la poussière qui les recouvrait.

Chaque jour, nous faisons un bond d'un siècle dans le passé. Le troisième soir, nous nous sommes arrêtés à Barlig, une petite ville au bout de la route. Des gens aimables sont venus descendre nos affaires du toit du bus et nous ont suivis jusqu'à l'auberge rustique dans la montagne. Ils ont empilé nos bagages dans notre chambre. Quant à nous, nous nous sommes laissées tomber sur nos lits en lattes de bois pour essayer de dormir.

Durant les deux jours suivants, Laurie nous a présentées aux gens de la ville, notamment au maire, à quelques enseignants et au prêtre. Les Philippins des montagnes sont réputés pour leur hospitalité. Les aubergistes ont fait des plats spécialement pour nous. C'était toujours le même menu : du riz cuit juste à point comme les Américains l'aiment, doux et moelleux, avec d'excellentes saucisses de Vienne. Ils ne nous servaient pas des haricots noirs comme ceux qu'ils consommaient eux-mêmes, ni des maquereaux en boîte, un régal rare pour la plupart d'entre eux. Non, ils nous offraient ce que la ville avait de meilleur à nous proposer. Nous mangions en nous régalant alors qu'eux se contentaient d'une nourriture qu'ils estimaient trop quelconque pour nous, à savoir du riz ferme et des légumes aux fortes odeurs dans du bouillon.

La plupart des hommes de la montagne comprenaient la langue commerciale, en tout cas suffisamment pour traiter des affaires simples avec des étrangers. Mais ils n'arrivaient pas à saisir des concepts plus profonds comme ceux contenus dans les Écritures, et les femmes comprenaient encore moins. C'est pourquoi nous allions vers les Balangaos.

Des hommes et des femmes de petite taille, trapus et musclés ont accepté de porter nos boîtes et nos bagages tout

au long des deux journées de marche jusqu'aux Balangaos. Nous avons donc commencé à marcher, puis à grimper, parfois même à ramper ! Par moments, nous nous tenions toutes droites, puis nous devions nous courber. Le sentier a d'abord serpenté dans la montagne, puis il a passé en plein milieu d'une forêt tropicale.

La première journée, nous avons beaucoup appris sur les sangsues. On les sent rarement se fixer sur soi parce qu'elles injectent un anesthésique en même temps que l'anticoagulant (qui rend le sang plus fluide). Lorsqu'elles sont repues de sang, elles se détachent, mais le sang continue de suinter pendant des heures par la morsure qu'elles ont faite avec leurs mâchoires dentelées. Quand nous nous sommes arrêtés pour nous reposer, Anne s'est rendu compte que ses sous-vêtements étaient trempés de son propre sang.

Nous accrochant aux racines pour ne pas dévaler la montagne, nous renversions la tête en arrière pour saisir du regard le paradis tropical aux délicates orchidées et aux arbres imposants. La marche avait quelque chose de paradoxal, car l'agonie côtoyait la beauté. Nous avons marché sous la pluie sur une piste argileuse aussi glissante que la glace. Exténués, nous sommes enfin arrivés au premier village où nous nous sommes affalés dans la maison rustique et enfumée du maître d'école pour y passer la nuit.

Encore épuisées le lendemain matin, Anne et moi n'avons rien laissé paraître de notre état de fatigue, nous n'avons surtout pas donné l'impression que nous ne pourrions pas continuer. La deuxième journée a été un véritable calvaire. Il nous arrivait de fondre en larmes d'épuisement, mais heureusement jamais au même moment. Cela nous faisait du bien de nous arrêter pour prendre notre casse-croûte

composé de riz froid enveloppé dans des feuilles de bananier, un œuf dur et un peu de sel humide dans un bout de papier.

Il nous a fallu toute cette deuxième journée pour atteindre enfin l'entrée de la vallée où vivaient les Balangaos. C'était une grande cuvette entourée de collines taillées en terrasses de haut en bas, avec des marches de couleur vert fluorescent, celle des prés verdoyants, entre des murs de pierre grise. Nous contemplions la huitième merveille du monde : les rizières en terrasses. Les maisons étaient construites sur quatre pilotis, les murs étaient faits de bois de charpente taillé à la hache et les toits couverts de chaume. Les champs tout autour étaient parsemés de maisonnettes servant de greniers à riz. La vallée était aussi somptueuse que la forêt tropicale.

Le chemin est soudain devenu un sentier pavé qui nous a conduits à Natunin, un village de montagne d'une grande propreté. Nous y avons rencontré le maire. Il nous a fait entrer chez lui et nous a servi du riz avec ce qu'il tenait en réserve pour ses hôtes de marque, à savoir des saucisses de Vienne ! Il a mis à notre disposition une pièce entière de sa maison. Nous nagions dans le luxe.

Quand nous nous sommes réveillées le lendemain matin, Anne et moi avons peine à croire que nous étions sur le territoire des Balangaos, là où nous nous mettrions à traduire les Écritures, dès que nous aurions trouvé à nous loger. Ce jour-là, nous avons marché dans la magnifique vallée, traversant des villages formés d'une trentaine de petites maisons proches les unes des autres.

Les pistes étaient constituées de digues de quinze centimètres de large situées au bord de rizières en terrasses remplies de boue et d'eau. Elles se trouvaient au sommet de hauts murs en pierre qui sculptaient le flanc des montagnes.

Même sèches, elles étaient glissantes. De petites mottes d'argile apparemment innocentes pouvaient vous faire glisser et tomber hors du sentier étroit. Si on glissait du côté de la colline, on s'enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux. Mais si on perdait l'équilibre de l'autre côté, celui de la terrasse inférieure, on tombait de toute la hauteur du mur, entre un mètre cinquante et six mètres.

Tard dans la soirée, à bout de force, nous sommes arrivés à Botac, le dernier village de notre itinéraire. À force de faire des écarts et de marcher dans les rizières, la boue giclait de nos chaussures. Jusqu'ici, beaucoup de gens avaient consenti à se serrer dans leur maison pour nous laisser la jouissance d'une de leurs pièces. Cette fois-ci, ils nous ont laissé une maison entière, grande pour les Balangaos. Elle mesurait quatre mètres de large et cinq de long, avec une cuisine séparée. La maison se trouvait à moins de cinq minutes d'une source d'eau pure.

C'était l'idéal. Notre guide Laurie s'est adressé au vieux Canao, l'homme responsable de la maison et avec qui il s'était déjà entretenu auparavant. Il nous a présentées à lui en disant : « Voilà les Américaines que vous souhaitiez voir venir parmi vous ».

Canao et les autres eurent un air stupéfait ! Aucun d'eux n'avait imaginé que les Américains qui viendraient s'installer parmi eux seraient en fait des Américaines ! D'ailleurs ils n'avaient jamais vu de femmes blanches. Mais... ils avaient exprimé le désir d'accueillir des Américains, et nous étions là. Que pouvaient-ils faire d'autre que nous accepter ?

## Chapitre 5

# Je serai votre père

Ce soir-là, Mariano Canao Lucasi nous a donné à manger chez lui. Laurie nous a expliqué que lorsqu'un Balangao ou un homme d'une tribu des montagnes voisines offrait le repas à quelqu'un chez lui, il s'engageait à le protéger au prix même de sa propre vie. Canao, le porte-parole du village, venait de prendre position.

Il est venu tous les jours nous rendre visite pendant que nous aménagions la maison. Nous étions installées depuis quelques jours quand il est entré, l'air grave, sans son sourire habituel. En apparence il était calme, mais on percevait une tension intérieure qui se traduisait dans sa voix.

« Ne vous rendez-vous pas compte que c'est dangereux pour des femmes seules de vivre ici ? Ne savez-vous pas que nous sommes des chasseurs de têtes ? » Il nous a laissé le temps de digérer cette nouvelle avant d'ajouter en soupirant : « Vous avez besoin que quelqu'un prenne soin de vous. Je serai votre père ! » Il a fait un signe de tête, bref mais décidé, pour sceller ses paroles d'une autorité incontestable.

Nous avons contemplé cet homme trapu à l'autre bout de la pièce, pieds nus et portant un short déguenillé. Avec moins d'un mètre cinquante-cinq, il ne devait pas peser plus de quarante-cinq kilos. Comme il lui manquait quelques dents de devant, il parlait avec un cheveu sur la langue, si bien que nous ne le comprenions pas très bien. Les dents qui lui restaient étaient teintées en rouge à force d'avoir mâché du bétel. Nous savions qu'il n'était jamais été au lycée. Il aimait donner des ordres. Il nous disait toujours ce que nous devions faire. Il avait déjà établi une liste de mots que, d'après lui, nous devions apprendre, et il nous interrogeait.

Le cher père d'Anne, un médecin, était mort pendant qu'elle était au lycée. Quant à mon père, il était bien vivant dans notre ferme en Californie. *Les gens n'ont pas besoin de pères de substitution*, avons-nous pensé.

Nous forçant à sourire, nous avons trouvé une solution de compromis et l'avons appelé « oncle », non sans une certaine réticence. Nous espérions qu'il ne nous attirerait pas trop de difficultés. Mais Canao était un homme très perspicace. Il avait deviné nos pensées. De plus, c'était un sage qui s'ignorait.

À partir du moment où nous avons commencé à débalancer nos affaires, une marée de Balangaos est venue envahir notre maison. Les gens venaient quand cela les arrangeait, à n'importe quel moment du jour, ce qui allait à l'encontre de toutes nos habitudes concernant le sentiment de propriété. Ils soulevaient nonchalamment le couvercle des boîtes pour voir ce qu'elles renfermaient, au mépris des plus élémentaires règles sur la propriété privée. Bouche bée, ils s'exclamaient : « Vous vous rendez compte, une caisse pleine de savons ! »

Oncle Canao disait : « Oui, et ce n'est pas tout. Vous devriez voir ce qu'elles ont stocké dans la réserve ! » Les

quelques boîtes de conserve que nous avions emportées pour nous permettre de tenir trois mois représentaient pour eux une fortune inimaginable.

Nous avons commencé à apprendre la langue et la culture balangao grâce aux gens qui, nuit et jour, s'agglutinaient autour de nous pour nous enseigner des mots et corriger notre prononciation. Tous les soirs après le souper, Canao venait nous donner une leçon.

Cinq jours après notre arrivée, j'ai été appelée pour un accouchement. Après avoir escaladé l'échelle de bambou, j'ai constaté que la petite fille était déjà née. Plus exactement mort-née. C'était la première fois que je voyais un enfant mort-né. Tandis que je me penchais, l'émotion a eu raison de moi. J'ai pris le bébé, coupé le cordon ombilical et enveloppé la petite créature dans une couverture, avant de la poser par terre à côté de sa mère. Je partageais la souffrance de ces gens. La mère était allongée à même le sol, inerte.

*Où sont les sages-femmes ? Pourquoi n'y a-t-il personne pour m'aider ?* Questions sans réponse. Toutes les femmes étaient assises à côté, l'air hagard et désespéré. J'avais bien assisté à quelques accouchements lors d'un cours de médecine missionnaire, mais je ne savais pas grand-chose. Mon expérience dans ce domaine était limitée. J'ai donc massé l'utérus de l'accouchée, ai senti où se trouvait le placenta et l'ai expulsé. Soulagées et surprises, les femmes présentes n'en revenaient pas de la facilité avec laquelle le placenta a été éliminé. Elles n'avaient jamais vu une chose pareille. Du coup, j'ai gagné leur sympathie et leur confiance. Cette action a marqué le début de ma carrière d'accoucheuse ; j'ai mis au monde de nombreux bébés et sauvé beaucoup de mères.

Les Balangaos nous demandaient souvent : « Pourquoi êtes-vous venues ? » Et nous leur répondions à chaque fois : « Nous sommes venues pour traduire la Parole de Dieu dans votre langue, pour vous apprendre à la lire afin que vous puissiez connaître Dieu ».

« D'accord, mais pourquoi êtes-vous venues ? »

Tous nous posaient la même question, certains plusieurs fois, et nous leur donnions toujours la même réponse. Mais ils ne semblaient pas comprendre. Il nous a fallu des années pour comprendre que pour eux, nous aurions dû venir pour l'une des deux raisons suivantes : acquérir leur langue et en tirer profit en Amérique, ce qui pouvait expliquer pourquoi nous voulions la mettre par écrit, ou chercher un mari, puisque nous n'en avions pas.

Sous le contrôle vigilant d'oncle Canao, chacun prenait bien soin de nous et de nos étranges besoins : ils nous ont construit une dépendance, même s'ils ne pouvaient imaginer pourquoi nous tenions à conserver toutes nos affaires, ils ont déployé une antenne pour notre radio et, après des mois de dur labeur entrecoupé d'intenses palabres, ils ont aménagé une piste d'atterrissage.

Oncle Canao nous a aidées à chaque étape de notre installation, même s'il nous arrivait parfois de mettre en doute la pertinence de ses conseils. Il nous disait de ne pas payer les gens qui nous apprenaient la langue. Quand nous désirions donner des vêtements usagés aux gens, qui en avaient sérieusement besoin, il nous mettait en garde : « Si vous donnez quelque chose, les gens vous haïront parce que vous ne saurez jamais faire des partages équitables ». Nous avons donc dû nous résigner à vendre nos maigres affaires pour une somme dérisoire.

Quand nous avons insisté pour payer les ouvriers qui construisaient notre piste d'atterrissage ou ceux qui ciraient notre plancher, c'est Canao qui fixait le prix. Il nous a fait comprendre que si nous payions trop, nous fausserions l'échelle des salaires au risque de mécontenter tout le monde. Beaucoup de traducteurs ne pouvaient pas compter sur quelqu'un qui leur donne d'aussi bons conseils. Ils ont dû apprendre les leçons, bien souvent à leurs dépens. Nous avons vite compris qu'oncle Canao avait raison, et nous avons suivi ses suggestions.

C'est pourquoi, quand il nous a demandé de l'accompagner à une fête célébrant la paix entre deux tribus rivales, nous sommes allées avec lui. Nu-pieds, les hommes et les femmes avaient revêtu leurs plus beaux costumes balangaos : des cache-sexe et des jupes tissés de beaux motifs rouges et bleus. Les femmes portaient en outre les bijoux familiaux : des colliers faits de morceaux de poterie et de pierres. Les hommes étaient torse nu ; ceux qui avaient pris des têtes portaient des tatouages sur la poitrine.

Les hommes chantaient, psalmodiaient et vantaient les mérites du pacte de paix. À un moment donné, oncle Canao a entonné un chant pour raconter que nous étions ses filles et que nous habitions dans sa maison. Il a fait savoir que toutes les règles applicables aux Balangaos l'étaient également à nous.

Une fois les accords conclus, tout le monde a pu participer à la fête. S'accrochant à des poignées faites avec des mâchoires humaines, trois hommes ont fait semblant de polir des gongs en laiton. Ils tapaient dessus à un rythme soutenu qui résonnait dans toute la vallée. Anne et moi avons été invitées à entrer dans le cercle des danseurs ; Anne sauta dans le groupe et se mit à imiter les pas des femmes plus

âgées. Tête baissée, elle étendit ses bras blancs comme ceux, tatoués, de ces femmes.

Dans leurs maisons, nous aimions nous asseoir par terre comme eux. Et dehors, nous avons essayé de nous associer aux gens, nous avons bu du café, mangé du porc bouilli et des gâteaux de riz collants. Nous écoutions les gens parler des accords solennels qui avaient abouti au dernier traité de paix entre deux tribus montagnardes en guerre l'une contre l'autre.

Ces traités de paix mettaient fin aux combats et à la vengeance entre les deux groupes. Désormais, les membres de chaque groupe pouvaient traverser le territoire de l'autre et épouser quelqu'un de l'autre groupe. Ils pouvaient travailler ensemble sans craindre une embuscade ou une attaque, sauf si quelqu'un violait le pacte de paix.

Sans un pacte de paix, aucun groupe ne pouvait jouir de la sécurité en dehors de son propre territoire. D'ailleurs, Canao nous avait averties avant que nous ne nous aventurions sur les pistes la première fois. Nous ne devions dire à personne en chemin que nous vivions parmi les Balangaos. Si la personne en question appartenait à un groupe hostile, elle pourrait s'en prendre à nous en voulant attaquer les Balangaos.

En quelques mois, notre connaissance de la langue balangao dépassa la connaissance que les Balangaos avaient de l'anglais. Nous avons donc décidé de ne plus nous servir de l'anglais dans nos contacts avec la tribu au milieu de laquelle nous vivions. Et nous avons appelé Canao «Ama», c'est-à-dire «père». C'était normal. Oncle Canao est ainsi devenu Ama.

À cette époque, nous n'avions qu'un faible aperçu de l'étendue du don que Dieu nous avait fait en la personne d'Ama. Nous n'avions pas encore compris que notre nouvelle famille serait celle dont Jésus a parlé dans Marc 10 : 29. Le Seigneur allait nous rendre ce que nous avions abandonné pour lui.